

Ruby Neige

SHAM

La préférée d'Alowine

Volume 3

Origine de l'image de couverture : Freepik.com

Je dédicace ce troisième tome à moi-même.

*Même si parfois c'est difficile
ou que je n'écoute pas (enfin j'essaye),
je persévère.*

Résumé du volume 2

Tandis qu'Ysis essaye tant bien que mal de s'habituer à son nouveau rôle de Dame de Yareine, son mariage arrangé avec Thémidore et l'absence de son amie Sham, cette dernière a perdu tous ses souvenirs après le tunnel.

Elle se retrouve à nouveau dans la Maison, sans Clidias. Dans son sac, ses carnets sont vierges. Ne restent écrits que trois étranges “objets” : pierres de volcan en forme de lune, photo de pâquerettes et chat d'or aussi grand qu'un éléphant... À leur suite, un titre et nom : “professeur Clidias”.

Sham n'a aucune idée de ce que cela signifie et va donc tout faire pour les retrouver.

Mais repartir de zéro n'a rien de simple. Cherchant un peu au hasard, elle arrive à Rose, la capitale de Bois Célestes. Là, elle fait la rencontre d'un peuple fabuleux, les opalines, et remarque une pierre spéciale gravée de quatre noms “Lydia, Meïs, Rachaël, Valse” dites les quatre Originelles.

Elle troque un “appareil photo” qui lui permet d'obtenir la photo de pâquerette venant directement, très bizarrement, de sa mémoire.

De surcroît, elle croise un kyrien, Héliodore. Bien sûr, Sham ne se souvient pas de lui, contrairement à l'amanien. Ce dernier arrive à se rapprocher d'elle et de ses nouvelles amies. Au cours d'un repas, sa prédiction effrayante semble se réaliser sur l'instant : Bois Céleste tombe dans la destruction silencieuse. Les opalines sont forcées d'émigrer. Commence alors un périple angoissant pour Sham qui ne comprend pas qui elle est, ce qu'elle doit faire de son étrange quête aux deux objets restant, ni les mystérieuses paroles du kyrien lui ayant révélé qu'elle est Celle qui Sait Sans Savoir.

Finalement, elles arrivent à Ruines Immortelles. Le cauchemar démarré à Bois Célestes semble les poursuivre puisque ce Monde en est aussi la proie, de façon différente : certains de ses habitants sont sujets au cannibalisme. La nouvelle horrifie ; une attaque a lieu très vite entre les murs de pierre.

Grâce aux habitants encore sains, toutes arrivent à survivre. Alors que des Opalines se font enlevées, Sham, prenant son courage à deux mains, les suit et parvient de justesse à les libérer, créant spontanément une alliance végétale en attachant la graine orange de son bracelet de jade à un pétale de Vivace. Le geste est incompréhensible mais le résultat est là : une muraille de lianes épaisses se dresse et les empêche de terminer en court-bouillon. De plus, des cosses se mettent à émerger, emplies d'autres graines oranges !

Sauvant tout le monde grâce à cela, Sham et ses amies fuient le Monde, se rendant compte que nombre de leurs montures ont été tuées et dévorées par les habitants atteints de folie. Les opalines, vengeresses, les tuent à leur tour dans leur sommeil.

La jeune femme est choquée, perdue, et décide de poursuivre sa quête, car cela lui semble de la plus haute importance. La Cave aux Soupirs lui livre ses pierres de volcan, après une surprenante rencontre alors qu'elle est en "sortie de corps". Enfin, elle parvient au Tableau, à la suite de la recommandation d'un robot du Hall des Pas Perdus. À cet endroit, pensant pouvoir dessiner elle-même le chat d'or aussi grand qu'un éléphant, Sham comprend que c'est peine perdue et marche jusqu'à se retrouver face à un dôme transparent protégeant un monde bleu qu'elle suppose immédiatement être le sien. On le lui aurait volé, et cette amertume, ce regret, cette colère l'envahissent, instillant un poison en son cœur. La tempête s'abat, réduisant le Tableau en un magma de peinture colorée, elle y comprise. À l'instant de sa mort, une dernière pensée va vers Héliodore. Elle n'a pu lui transmettre le message de son cauchemar, lors du premier périple hors de Bois Célestes avec les opalines en fuite. Elle disparaît.

Rouvrant les yeux, Sham est à présent à Cyan, le Monde paisible et éthéré du kyrien. Ayant "vu" son arrivée quelques minutes auparavant, il est plus surpris par sa tenue maculée de peinture que par son apparition subite sur son canapé.

Lui livrant finalement le fameux message, la jeune femme sombre brusquement. Son cœur cesse de battre. L'unique moyen que trouve l'amanien pour la sauver est de lui offrir un cœur en échange de son bien le plus précieux : sa voix. Un sacrifice endémique à son peuple qu'il fera sans hésiter. Pourtant, réalisant cela, il comprend qu'il vient de se libérer du joug de la grande malheureuse. Sa voix était l'élément par lequel elle le forçait à n'être qu'une marionnette.

Des jours durant, Sham et l'amanien apprennent à se connaître et échangent sur cette grande malheureuse qui pourrait n'être qu'une illusion aux yeux de l'aventurière. Néanmoins, elle décide de croire son nouvel ami Héliodore et de continuer sa quête, plus approfondie cette fois : une quête aux souvenirs, aux réponses et un désir d'aider autrui en cette ère de malheur.

Héliodore, lui, saisit qu'il la voit pour la dernière fois, puisque s'étant libéré, il a également perdu sa raison d'exister, une raison égoïstement imposée par cette grande malheureuse, la Plaignante.

Sham part accompagnée d'Élixir, un loup blanc ailé. Ils arrivent à Hameaux Verts, splendide campagne bucolique. Bien tristement, la plaie s'abat à cet endroit également. Des esprits les attaquent, c'est le tohu-bohu. S'aidant du fouet de Serpelune lancé par un bienvenu Gris-noir, Sham parvient à les repousser et se voit encenser par tout le village. Tant de gloire n'est pas pour elle ; elle décide de repartir dès que possible le lendemain pour Sêlâpnir, grâce

aux recommandations de Gris-noir. La poisse colle à ses pas, car dans ce nouveau lieu, la plaie fait déjà d'insidieux ravages invisibles : orgueil, avidité, contrôle...

Y réchappant de justesse après s'être retrouvée emprisonnée puis libérée par un de ceux censés la garder, la jeune femme et son loup, en fuite, se projettent littéralement dans un nouveau Monde, la Salle aux Espérances...

Comme tout se détraque, ce lieu ne fait pas exception. Il devient son cauchemar personnalisé, allant jusqu'à la pousser au suicide sous la manipulation mentale d'une enfant paraissant piégée en cet endroit. En vérité, il s'agit d'un métamorphe qui la suit depuis Hameaux Verts sous différentes formes, notamment celle de Gris-noir. Il la hait à cause de sa recherche d'identité, lui qui en a trop. Mais quant à savoir comment il a pu savoir une telle chose, c'est un mystère qu'ils veulent résoudre une fois alliés. Sham devient en quelque sorte le "talisman" de la Petite. Ensemble, ils poursuivent la quête de Sham, passant entre les mondes, la jeune femme effrayée d'y apporter le malheur par sa simple présence. Une attaque d'ennemis les leurrant avec le pendentif perdu manque de peu la tuer ; grâce à une graine orange, elle survit, mais se retrouve avec un haut de corps à moitié végétal, à l'intérieur. Sham veut retrouver son pendentif, le cadeau d'Héliodore. Elle, le métamorphe et le loup atterrissent en une oasis, dans un désert, où ils feront la rencontre d'un peuple soudé contre la plaie, utilisant la magie. D'événement en événement, après de nombreuses aventures, le chef de la tribu leur

offre un collier puissant empli de magie, un collier qu'ils avaient découvert il y a très longtemps dans l'oasis. Enfin, ils décident de les quitter, accompagnés d'un nouvel être, un élidrin, habitant de la planète Amanès. Ce dernier les mène auprès d'autres kyriens dans la Maison et grâce à l'aide de ces derniers, le métamorphe, Sham et le loup se téléportent à Ronce...

Pendant tout ce temps, une jeune femme aux cheveux blonds et aux yeux noirs parsemés d'or vit en un monde bleu apaisé. Néanmoins, elle semble pouvoir observer Sham et son avancement, tout comme lui mettre des bâtons dans les roues, jusqu'à tenter de la tuer.

I – Étrange rencontre à Agbeladon

Obscurité vivante s'échappant des dalles disjointes de la rue nocturne, une brume se traînait à mi-niveau, paraissant vouloir piéger nos membres. Un coup d'œil était suffisant pour se rendre compte des dégâts de la plaie, ici ; un parfum âcre d'eau croupie agressa nos narines que nous protégeâmes dans un geste unanime, dégoûtés. Élixir paraissait lui aussi en souffrir.

Nos pas incertains nous menèrent vers un ensemble de lumières disparates, outrageusement colorées ; quelques sons électroniques nous attirèrent vers une large place à découvert. Des enseignes clignotaient, une musique s'enrayait sous les néons jaunes d'un large manège tournant, solitaire, toutes ses lampes allumées. Un pompon déplumé se baladait mollement à son plafond, attendant vainement quelques enfants pour l'attraper ; la peinture s'écaillait, dévoilant un bois usé, et les mêmes notes musicales jouaient à chaque levée de la houppe délavée. Le loup, mon compagnon et moi nous figeâmes, sur nos gardes.

« C'est bien ici que nous sommes censés trouver l'étoile ? » chuchota l'enfant, très tendu.

— Ben oui, je ne me suis pas trompée, répondis-je sur le même ton. Ils ne sont pas là... heureusement... ou malheureusement.

— Je préférerais les voir. De loin, mais les voir. Là, j'ai un très mauvais pressentiment.

— Il n'y a aucun moyen qu'ils aient su ce que nous allions faire ! Nous sommes encore protégés par l'ombre des maisons...

— Je vais y aller », déclara le métamorphe.

Je n'eus pas le temps de m'y opposer ; une petite souris se faufilait sous la brume à mes pieds. Puis devint un curieux animal une fois près du manège, bondissant de tête en tête sculptées. Je tins mon collier fermement, prête à m'en servir, voyant avec incompréhension mon compagnon tenter d'attraper le pompon. Il n'y arrivait clairement pas et revint aussitôt, à nouveau souris puis enfant.

« Sham ! Ton pendentif est là, accroché au plumeau de ficelles ! Je n'arrive pas l'attraper peu importe mes efforts, je n'aime pas ça du tout ! »

Mon cœur tomba dans mes talons. Ils savaient. Allais-je devoir abandonner le cadeau d'Héliodore entre les mains de ces monstres ? La colère m'envahit, augmentant mon courage. Mon loup blanc leva la tête à mon visage, les yeux inquiets.

« Je dois y aller moi, décidai-je, je dois récupérer l'étoile.

— C'est trop dangereux ! Tu ne peux pas faire ça, Sham ! Tu n'es pas libre de faire ce que tu veux !

— Quoi ? ! À cause de toi ? Je suis sûre que tout ça n'est qu'invention ! »

Il me regarda avec de grands yeux, muet de stupeur. Puis un éclair de colère traversa ses pupilles, me foudroyant. Devenant encore l'être du désert costaud, il se mit en travers de ma route, le visage fermé.

« T'es pas sérieux, là ? m'exclamai-je, bouche bée, oubliant toute prudence.

— Mais tais-toi ! gronda-t-il à voix basse. Tu comptes nous faire prendre ? Il est évident qu'il s'agit d'un piège ! Nous devrions retourner sur nos pas et réfléchir à un plan plus intelligent que de se jeter dans la gueule du loup ! »

Je me mordis la lèvre, furieuse.

« Je peux être rapide, non ? Si jamais je n'arrive pas à l'attraper, alors j'abandonne et nous partons, d'accord ? Laisse-moi juste essayer.

— Attends, tu n'as pas compris ? Je suis le plus habile des deux et je n'ai pas réussi à le saisir ! À ton avis, ça veut dire quoi ? Va le chercher, ils n'attendent que ça ! »

Il était évident que je ne pouvais forcer le passage.

« N'essaye même pas d'essayer le chant kyrien, je suis quasi certain que je peux en faire usage moi aussi, menaçait-il.

— Toi ? Quelle blague, tu l'aurais essayé à Siliak'ins pour la téléportation.

— Eh bien je n'avais pas ça en tête, figure-toi ! Prendre les capacités mentales des êtres que nous croisons est plus énergivore qu'une simple transformation physique, pour nous autres métamorphes. Mais si tu m'y obliges, je n'hésiterai pas ! Je t'ai côtoyé suffisamment de temps maintenant pour le faire, sans parler des kyriens rencontrés au Monde précédent ! »

Je le crus sur parole. Comment rivaliser avec un être vieux de milliers d'années ?

« S'il te plaît, Petite, tentai-je, laisse-moi au moins une chance. Ce pendentif m'est extrêmement précieux. »

Il garda le silence, ses bras toujours écartés, me toisant du haut de sa taille.

« Plus que ta vie ? finit-il par lâcher, les poings serrés.

— Tu pourrais... me protéger, le temps que j'aille le chercher. Élixir me portera en trois bonds. Je le saisirai et nous nous enfuirons grâce au collier de Citrine. Il suffira que nous nous concentrons sur notre puissance lorsque je te ferai signe, d'accord ?

— Merde », jura-t-il.

Je sus que j'avais gagné la partie. L'être du désert laissa place à la petite fille.

« S'il nous arrive malheur, je te tue », promit-elle d'une voix glaciale. Avec un frisson, je hochai la tête et sautai sur le dos du loup qui galopa aussitôt vers le manège. Il m'y laissa, attentif tout au bord. Le métamorphe tenta d'étouffer au fond de lui la clairvoyance de ses propos, son regard fixé sur mon dos. Je me penchais déjà sur le cou d'une licorne anorexique, bras tendu vers le plafond. La pelote me passa au ras des doigts par deux fois. L'enfant retint un gémissement de rage et de peur. Le loup, tendu, oreilles dressées, se tenait prêt au moindre mouvement suspect. Au troisième tour de plumet, je m'élançai de toutes mes forces, serrant enfin l'étoile dans mon poing, basculant alors inévitablement en arrière ; Élixir sauta aussitôt sur les planches, prêt à me recueillir. Sous mon poids, le pompon s'étira, secouant la structure d'un grondement apocalyptique et grinçant. Un abîme insondable s'ouvrit sous mon corps, avalant la moitié du carrousel ; le métamorphe, les yeux emplis d'horreur, ne put qu'assister à ma disparition dans une déchirure béante.

Le loup n'eut pas le temps de me suivre. Seules les dalles – brusquement indemnes – reçurent ses pattes.

Un silence effroyable tomba, et des glauques méandres des rues sortirent les cruelles créatures, toutes vêtues de chiffes sombres et variées, tels d'improbables déguisements aux masques blancs, les encerclant inévitablement.



Je hurlai à m'en briser les cordes vocales. Le visage horrifié de mon compagnon fut englouti par l'obscurité, clignotant des dernières lueurs rougeoyantes du fallacieux manège.

Je tombai, tombai, tombai...

Depuis combien de temps y avait-il un sol dans mon dos ? Restait encore cette terrible sensation de chute dont je n'arrivais pas à me départir, et ma vue qui ne voulait rien me transmettre...

Petit à petit, une odeur me parvint : humus, écorce... celle d'un sous-bois humide. Des aiguilles, herbes piquantes et bouts de houx me rentraient dans la peau. Je me relevai vite fait, une brume épaisse m'empêchant d'y voir clair. Il y avait un tronc mince à mes côtés que je regardai un moment, perdue. La langue blanche s'évanouit un bref instant, me permettant de discerner d'autres arbres, d'un tel élan que je ne parvenais pas à en voir le sommet.

Je me redressai tout à fait, la peur liquéfiant encore chaque muscle, heureusement diluée par le parfait travail du végétal en mon corps. Attrapant le bijou du désert toujours à mon cou, je psalmodiai le souhait de téléportation en langage kyrien, pâlisant lorsque je me rendis compte que je n'avais pas assez d'énergie pour cela. Ce n'était finalement pas très étonnant. La première fois avait été possible uniquement grâce à l'aide d'Alou...

« Je vais me réveiller, et ça ne sera qu'un... qu'un cauchemar ! »

C'était cela, un cauchemar. Et je compris en quel piège nous étions tombés et ce que représentaient ces êtres noirs encapuchonnés.

« Mais alors, soufflai-je tout bas, de peur peut-être de réveiller quelques dangers, Héliodore avait raison depuis le début ! On me poursuit, on veut ma mort, on veut punir mes amis ! Il est totalement clair qu'ils souhaitaient me voir disparaître, et ils ont réussi ! Seraient-ils à la solde de la grande malheureuse ? Ainsi... » Je m'arrêtai, tendant l'oreille. N'avais-je pas perçu comme un craquement de bois ?

« Ainsi je suis ici pour mourir », poursuivis-je mentalement, prête à courir. Dans ma main, l'étoile de feu, rassurante. Un rictus découvrit mes dents. Qu'ils essayent donc, qu'ils viennent : j'étais prête. Depuis le Tableau, ma puissance s'était renforcée de multiples façons, j'avais drastiquement changé.

L'humidité ambiante baissait toutefois mon moral plus que ma situation ; je ne bougeais pas, craignant me perdre, et m'inquiétais du métamorphe, lui qui s'imaginait retrouver ses anciennes pulsions meurtrières si nous n'étions plus ensemble. Vrai ou faux, cela devait certainement l'angoisser à l'heure qu'il était. Si c'était vrai, il pouvait bien survivre un peu en solitaire, comme lorsqu'il avait dû chercher de quoi me soigner après la première attaque de nos ennemis.

« Mais il revenait souvent..., me rappelai-je, je me demande quelles sont les limites de distance, de temps, ou les véritables conditions à sa paix intérieure... »

Soupir. Au-dessus de moi, pas d'évidentes sorties. Je ne pouvais rester là à moisir sur place. Je me devais d'être active et trouver un moyen de m'échapper.

Mon collier m'indiqua que je me trouvais à Agbeladon, ce qui manqua m'étouffer de surprise. J'avais entendu ce nom à l'auberge "À Rose Haie" de la capitale de Bois Céleste, de la bouche d'Héliodore, juste avant... la Male peste. Le kyrien avait mentionné les forêts d'Agbeladon la plurielle, mais il s'agissait alors d'une planète et non d'un Monde de la Maison... Le bijou me confirma encore que je m'y trouvais bien, déclenchant un étrange sentiment proche de la déception. J'aurais sans doute eu beaucoup plus de facilité à retrouver mon compagnon hors du Multivers.

« Pourquoi avoir nommé un Monde de la Maison pareillement à celui d'un sinistre endroit planétaire ? Sa déformation par la plaie est, de plus, évidente... Un moyen de s'en exorciser ? Le cauchemar serait passé par ce sentiment que ça ne m'étonnerait pas... Tout ce que j'espère, c'est qu'il n'y ait pas réellement cet épouvantable peuple sylvestre... » Je resserrai mes bras contre mon corps, frigidifiée plus par la crainte que par la brume. Ce n'était pas bon, mon courage se délitait au milieu des lambeaux blancs.

Quelque chose semblait me poursuivre depuis quelques minutes.

Je me retournai brusquement, espérant y faire face une bonne fois pour toutes : le tronc d'en face n'avait-il pas d'étranges excroissances ? Après m'être frotté les yeux, je dus me rendre à l'évidence : la fatigue commençait à me jouer des tours. Je repartis, rabattant ma capuche sur la tête, sentant de longs frissons d'angoisse me remonter dans la nuque.

J'éternuai. Un bruit saugrenu m'arrêta. Je me retournai, plus surprise qu'effrayée. Il n'y avait rien, encore une fois. Agacée par mes nerfs mis en pelote au moindre changement, je fis demi-tour, jusqu'à ce qui me semblait être la source du bruit, et m'abaissai pour tâter le terrain d'une main sans gant.

On me poussa aux épaules ! Mes mains s'écorchèrent à un caillou jusqu'au sang ; la peau se répara grâce aux plantes, prenant un velours vert. Je me relevai aussitôt, prête à en découdre, mes poings serrés face au brouillard indifférent.

Silence, immobilité.

Deux yeux ronds luminescents me firent face avant de disparaître. En sursautant, je reculai de quelques pas, me cognai à un tronc. Des branches tortueuses vinrent s'enrouler autour de mon torse, implacables. Je me sentis bien faible et eus, à peine une seconde, l'idée de tout abandonner, de rester ici pour toujours. Je me repris

aussitôt, le souffle court, observai ce peuple décharné m'entourer, attentif à mon état ; de toutes parts, ces êtres maladifs grinçaient comme grince le bois des arbres sous le vent. Une autre vague de désespoir m'envahit, minant mes forces, ma volonté. Je tentai d'y résister, paniquai puis dodelinaï de la tête, à moitié comateuse. Je n'étais pas si mal ici, ne plus courir, ne plus souffrir, ne plus réfléchir...

« Non, non ! Rappelle-toi ce que disait Héliodore, "l'envie de s'y unir à jamais !" cela ne peut pas m'arriver, car... car je veux le revoir, mon ami, mon frère ! »

Le nom aimé s'évada de mes lèvres presque closes puis enfla, s'affirma, brûlant ma gorge, retombant au milieu des bancs de vapeur. Cela ne fonctionnait pas, les bras de bois toujours m'entouraient, m'enserraient, brisant ma confiance. Héliodore était pourtant l'être cher que je souhaitais à tout prix retrouver !

« Lâche-moi ! » grondai-je, usant de ma voix kyrienne. Le collier réagit à la tonalité d'acier, lame lunaire et glaciale sciant instantanément le bois en deux. Je perçus mon énergie décroître. Je ne pourrais me défendre ainsi longtemps...

Un Grand Garnement s'approcha et tira sur mon épaule jusqu'à ce que je tombe. D'une voix qui paraissait venir de nulle part et de tous les endroits à la fois, il m'annonça brutalement :

« Les morts ne te sauvent pas de l'oubli... »

Je ne compris pas. Ne voulus pas comprendre. Mon cœur battait douloureusement, frappant mes tempes en cadence et je refermai mon poing, sentant un flot destructeur enfler sous mon crâne.

« M-menteur », bredouillai-je avec une terrible envie de vomir.

« Mort, mort, mort, mort... », rythmaient les créatures sans pitié, m'enfonçant de plus en plus au milieu des fils barbelés de mon chagrin, de ma terreur orageuse. Le déni me releva, faisant croître des ailes à mon dos ; ma vitesse défiant tout record me projetait entre les arbres, aveuglant mon regard, aussi ne vis-je pas la racine au-devant de ma trajectoire. Je m'étais violemment et m'évanouis. Autour, plusieurs yeux lumineux s'étaient ouverts, certains à demi plissés dans un rire effrayant. Une de ces créatures se pencha, tirant d'une main crochue ma capuche, découvrant mon visage dont les joues, très pâles, étaient collées de mèches humides. Ils semblèrent se concerter avant de m'emporter au plus profond de leur forêt.

Lorsque je me réveillai, une vibration inquiétante résonnait aux alentours ; j'étais suspendue dans les hauteurs par des lianes étouffantes. Il était vain de gigoter et je finis par me laisser aller, pantin désespéré. L'angoisse ici ne m'était pas inconnue ; ne rien savoir de mes tortionnaires tout comme je restais ignorante de l'identité de la grande malheureuse répétait la continuelle ambiance de ma vie. Tout n'était qu'intolérable suspens.

La brume prenait de fantasmagoriques formes filamenteuses, et chaque craquement de bois, causé par mes mouvements, éclatait en échos fantomatiques. La sourde vibration perçue à mon réveil augmentait en puissance, emplissant toute ma tête ou l'évidant de toutes pensées, je ne savais plus. Je me sentais sombrer, doucement... inéluctablement.

De longs doigts – des lambeaux de brouillard ? – piégèrent chacun de mes membres, m'enroulant dans un cocon glacial qui acheva d'effacer ce qu'il me restait de raison, de conscience, de projets...

D'en bas, d'en haut, sur chaque pin cadavérique, m'observait le peuple sylvestre, déjà désintéressé. Ils s'évanouirent les uns après les autres, l'orbite creuse et le souffle inexistant, laissant ce qui restait de leur prisonnière subtilement se balancer au bout de son linceul. Je n'avais aucune chance.

« *Héliodore...*, songeais-je inconsciemment, en boucle. *Héliodore...* » Bientôt, cette litanie même se rompit, bouclant des syllabes incohérentes, des lettres, puis cessa. Mon organisme végétal se racornit, craqua, gémit... Ma blessure se rouvrit et le sang, libéré, coula à nouveau, me transformant en source morbide tandis que ma vie fuyait en cascade fatale sur un sol lointain, lointain, lointain... De petits esprits vinrent jouer dans ce ruisseau improvisé ; le temps s'étirait, immensément, infiniment, tout était si lent que je semblais ne jamais devoir me tarir.

Mon pendentif se réchauffa de teintes vermeilles, vrombit, étincela. La brume s'enroula tout autour, cherchant à l'étouffer, à l'arracher de mon cou. Elle parut réussir, le silence retomba, le collier s'affaiblit ; puis, une ombre noire et gigantesque s'échappa, semblable à mon apparence, et dévora la brume d'une seule bouchée. La plante en moi reprit vie, constata les dégâts et se mit aussitôt au travail, réunifiant les chairs, les organes, la peau ; j'inspirai violemment.

« *Héliodore !* » fut ma première pensée. Je vis l'ombre autour de moi me défaire de mes liens, eus le réflexe de me raccrocher à ce qui me maintenait, balançant afin de trouver un appui dans les arbres voisins. Me laissant glisser le long du tronc, je me ramassai sur moi-même, basculai, le corps douloureux. Un mal de tête atroce m'empêchait de me relever. Ceux qui m'avaient laissée récupérer l'étoile n'avaient sans doute pas imaginé, malgré leurs capacités magiques, qu'il pût me protéger contre autant de maux. J'essuyai ma bouche encore tachée de sang ; ils avaient bien failli m'avoir, cependant. Je me devais d'être bien plus attentive, plus forte.

Un élan mental me ramena à Héliodore. Je me fis violence pour ne pas y penser, trop effrayée des conséquences. Me remettant à marcher, je chantonais lentement, mêlant paroles apprises chez les gens du désert dans des intonations kyriennes ; cette harmonie fluidifiait l'air, le rendait un peu plus transparent ; j'aperçus même une minuscule pousse au pied d'un vieux pin. Il y avait donc de la vie, ici !

Des présences plaintives me suivaient, n'osant s'approcher, comme repoussées par l'aura menaçante de l'étoile de feu. Le paysage, lui, ne changeait pas. Je finis par m'en lasser, tentai la grimpette à un arbre, y renonçai très vite. Il n'y avait pas moyen que je monte tout en haut des cimes afin de voir au loin, c'était trop demander à mes muscles et mon corps anémié.

Un monstre me toucha alors l'épaule d'un doigt noueux ; je me retournai, enserrant dans une poigne dangereuse la main mousseuse, tendis la jambe, la glissai et tournoyai. La créature alla s'éclater contre un tronc tandis que d'autres se jetaient sur moi, dans des gémissements d'outre-tombe. Je ne savais plus ce que je faisais, mais ça avait l'air de fonctionner. Mon poing écrasa un crâne, mon coude perfora un thorax creux et mon pied envoya dans les limbes l'entrejambe d'un malvenu. Lorsqu'il n'y eut plus que des empilements de cadavres arboricoles gisant tout autour de moi, je m'arrêtai, en sueur quoique très en forme.

« *J'ai fait ça, moi ?!* » Interdite, je ne m'éternisai toutefois pas et repartis au petit trot, certaine de m'être perdue. Mes jambes finirent par me lâcher, décidant d'une grève sans mon accord, mécontentes du traitement subi.

« *Comme je le pensais, condamnée à errer pour l'éternité...* », soupirai-je, complètement vidée. Les yeux ronds m'entouraient, scintillant de concupiscences. Je leur criai, lasse de leur présence nocive :

« Mais qui êtes-vous, bon sang ?! Où est la sortie de ce Monde poisseux ? »

Leur plainte ne fit que s'intensifier puis retomber dans une sorte de vrombissement de violon mal accordé. Une goutte verte fluorescente tomba sous mon nez ; je sursautai. La goutte palpitait sur le sol, comme douée de vie propre ; un voile s'en éleva, tortueux, souple et vivace ; flamme infernale qui captura mon regard. Un chant grinçant, hypnotisant, aux notes inversées, folles de dissonances harmoniques, piégea mes oreilles ; la danse émeraude parvint à mes narines, envahit toute ma tête d'un parfum si terrible que je me pliai en deux, prête à vomir. De longs frissons parcoururent mes bras, mes mains, mes joues et j'eus envie de me gratter de partout, de m'échapper de cet acte sinistre.

« Qui est cette humaine, voyons voyons... Pas si frêle, pas si naine, allons allons... » L'arbre rampa, descendit, se redressa ; cornes et queue, museau, dents pointues et yeux de braise. Ergots puissants sous lesquels je me retrouvai, d'une pâleur malade. Le pendentif brûla contre ma peau, mais l'ombre refusait de sortir. Que se passait-il ?

« Entre mes crocs et mes griffes, personne ne se défiiiiile ; pour ta vie, quel est ton tarif ? Que chacun de tes vœux je désenfiiiiile... (Je déglutis.) Je voudrais d'un coup de dent hmm... te DEVORÉR (elle venait de rugir, appuyant sur mon torse ; j'étais terrorisée.) Mais de plantes tu as tant ! Je pourrais en être... DEGOUTÉE ! »

Fallait-il y répondre quelque chose ? J'avais l'impression d'avoir perdu la voix et me voyais mal rivaliser avec la rime de cette... dragonne ! Rime malaisée, instable, furieuse, rime qui pouvait d'un coup de mâchoire mettre un terme à mes cogitations. Pourquoi mon collier ne réagissait-il pas ? N'était-il pas de taille face à cette monstresse, ou bien... n'y avait-il aucun réel danger ? À cette pensée, j'effaçai de mon visage toutes traces de peur.

« Oooh, petite chose... te penses-tu à l'abri ? miaula en dent de scie la chimère. La vie n'est pas rose et j'ai... beaucoup d'ennuiiiiiiii. (Elle bâilla faussement, dévoilant une rangée impressionnante de dents bien aiguisées.) Peux-tu m'amuser ?

— Je le pourrais, si vous lâchiez. Dame dragonne, qui ne s'étonne, continuai-je, soyez certaine, je me démène... À vos talents si éclatants je ne saurais rivaliser. Et cependant, j'espère autant, car de ma vie dépend une autre. Celle d'un ami. »

Un grondement remua mes entrailles, mais la gueule était fermée et aucun nuage de fumée ne fila par les naseaux. Un hoquet secoua soudain l'énorme bête et une autre goutte de verte fluorescence tomba de son museau... sur ma poitrine.

« Brrrr, depuis bien trop longtemps je souffre de ce rhume... Des pierres... des pierrres de volcan, rajouta-t-elle en roulant les r comme on roule les cailloux, mais est-ce que je les hume ? C'est impossible...

— C'est fort possible ! lui rétorquai-je, en voici dans mes sacs. Garde à ce fort arack, l'une est bien entourée de tous poisons créés. Un coup de langue par-ci et vous voilà finie... »

Je savais jouer gros, la frêle créature que j'étais jamais ne serait en droit de se laisser faiblir face à ce chantage osé ! J'en ressentis d'ailleurs tout le poids à l'instant sous l'ergot furieux du monstre affamé.

« Je te déconseiiiiille de jouer à plus fine, humaine ! J'ai vécu trop de veilles pour... Atchoum !!! »

Je dus m'essuyer le visage suite à l'éternuement et cela ne me mit pas du tout de bonne humeur. Je profitai d'un moment d'inattention de mon bourreau pour m'échapper de ses griffes et plongeai la main dans mon sac afin d'en retirer les pierres de volcan. La dragonne poussa un rugissement, voulut me cueillir méchamment puis stoppa son geste face à la nourriture tant désirée.

« Fais attention, comme je l'ai dit, une est poison. Tiens-moi en vie pour le savoir...

— Me suffit-il donc de te croire ? Je ne suis pas si stupide. Je ne flaire aucun danger sur tes pierres empoisonnées. Menteuse ! Trompeuse ! Jouer contre la mort n'est pas ton fort... » Elle avança son cou, j'esquivai en roulé-boulé. Où avais-je appris de pareils mouvements ? Enfin, le tout était d'arriver à fuir.

Une course-poursuite s'engagea au milieu de la forêt, les écailles de la bête arrachant d'énormes lambeaux d'écorce à son passage, produisant de longs craquements qui résonnaient longtemps au milieu de la brume. J'attrapai une branche, m'en servis comme balançoire, retombai plus loin, trouvai un amas de mousse comme tremplin et, d'un bon virevoltant – parfait – atterris de l'autre côté de ma poursuivante. Je n'en revenais pas ! Comment pouvais-je exécuter de si incroyables acrobaties aériennes ? Je me calai sur une fourche, tentant de ne pas faire de bruit. La bête m'avait perdue de vue. Maintenant, je pouvais réfléchir.

Je me trouvais dans la forêt d'Agbeladon, étais poursuivie par une dragonne enrhumée au régime, avais dans mon sac de quoi la faire chanter et devais prendre garde à ces maudits fantômes-arbres-cadavres qui n'attendaient qu'un moment d'inattention de ma part pour mettre fin à ma vie... La tactique des gens du désert, pour nous attirer au village de l'Oasis, le métamorphe et moi, me revint à l'esprit. Il n'y avait pas un murmure sous mes pieds.

« Elle m'attend, elle s'est postée, silencieuse et immobile, prête à bondir. Bien, il me suffit alors de jeter un peu au hasard une pierre de volcan, avec le plus de force. Cela marchera ! »

Le quart de lune ricocha sur le sol et alla buter contre un tronc, créant un raffut phénoménal ; un bruit de saut me fit sourire. C'était parti...

Je me délogeai de ma fourche et courus dans le sens inverse, libérant tous les dix mètres une pierre de volcan. Me trouvant bientôt à court, j'en conservai une au fond de mon sac – après tout, il s'agissait d'un objet de quête. Puis j'attendis, grimpant difficilement à un pin, comme si mes forces véritablement extraordinaires décidaient de me lâcher au moment décisif. Cela m'effraya, les choses ne pourraient-elles donc jamais être constantes ?

Un rugissement accueillit ma laborieuse montée, juste derrière. Tordant le cou, je pus distinguer les deux prunelles cramoisies de la dragonne, encore ignorante de ma position.

« Effrontée petite humaine ! Ta course bientôt sera vaine, je me charge de ta torture, qu'elle dure... »

Je me concentrai très fort sur mon collier, lui demandant protection et énergie pour ce que j'allais tenter ; il me les accorda et je passai toute ma volonté sur la dragonne.

« *Maladie, poison, mort... maladie, poison, mort...* », répétais-je mentalement en boucle, espérant la faire flancher. Comme prévu, la bête n'avait pu réprimer sa faim face aux pierres offertes et les avait toutes englouties. Aux côtés des villageois de Citrine, j'avais pu apprendre à lancer quelques sorts basiques, tels que l'illusion de ressentir un état qui paraissait venir de soi, mais qui n'était qu'une pensée imposée par un magicien.

Bientôt, la dragonne se tortilla, prise de malaise. Y avait-il donc vraiment du poison sur ce qu'elle avait ingurgité

alors qu'elle était pourtant certaine d'un mensonge ? De tels doutes augmentèrent sa souffrance. Elle poussa un long rugissement terminé d'un hoquet postillonnant. Puis elle se recroquevilla, secouant la tête.

À cet instant, décidant que ma victime s'était suffisamment convaincue du mal, je sautai de ma branche, atterrissant sous le museau de la dragonne.

« J'ai ici l'antidote, si vous me laissez vous soigner. Ce n'est pas de votre faute, certainement celle de la plaie. Vos actions n'étaient pas toujours ainsi, admettons. N'est-ce pas depuis ici ? Je connais votre mal dont lentement la toile s'étend sur votre esprit sans permettre sursis.

— Raah, créature, immonde, mauvaise qui me tue doucement, sans pitié ! Donne-moi cet antidote et fuis avant que je ne me remette.

— Où sont passées vos rimes ?

— Je souffre trop pour m'y amuser. Fais quelque chose ! »

À vrai dire, je n'avais aucune idée de la manière dont je pourrais me sortir de cette situation, mais n'avais pas le temps de douter ; j'entamai un chant kyrien, grimaçant en voyant que tout l'environnement s'évertuait à le détruire, pesant de désespoir.

« *Ton harmonie, focalise-toi sur ton harmonie.* »

La dragonne s'apaisa, courba la nuque sous les cascades scintillantes, ses larges iris rouges luisant d'émotions face à la canopée imaginaire saupoudrée de soleil. Je crus entendre un oiseau chanter, ne sus s'il s'agissait de ma magie ou d'un retour à la vie saine de cette blanche forêt. N'avais-je pas vu une pousse plus tôt ?

Je vins poser une main sur le museau écaillé de la bête qui ferma ses paupières, laissant la douce lumière revenir en elle. Je me rendis compte à quel point je m'étais améliorée, surtout depuis mon passage à l'oasis ; tout était beaucoup plus simple, fluide, et les mots se suivaient comme ayant le désir de liberté inscrit en chacun d'eux.

Bien que ce chant durât au moins vingt minutes, je ne le sentis pas. Un monde entier se tissait autour de nos pensées, les miennes et celles de la dragonne émerveillée. Un petit village éveillé par l'aurore, un lac d'émeraude, les rémiges de soie d'une colombe éternelle. Si j'avais perçu encore aux premières notes la présence inquiétante des cauchemars d'Agbeladon – avaient-ils été un jour le peuple sylvestre ? –, il ne fallut que peu de temps pour que tout disparût à la faveur de délicats rayons, des nouvelles pousses à l'aube d'ambre. Puis, lorsque je songeai qu'il n'était plus nécessaire de chanter, je m'arrêtai vivement, comme on souffle dans un roseau pour avertir des débuts d'une fête.

Alors que je terminais, l'épuisement m'assomma. Sur l'herbe verte, en cercle formé tout autour de nos deux corps, je me laissai retomber, m'endormant ; le brouillard

dissipé menait à nous la pervenche oubliée d'un ciel lavé. La dragonne s'étira, bailla, entreprit de laver à grands coups de langue ses ternes écailles puis, une fois bien propre, s'avança jusqu'à la frêle créature qu'elle voyait en moi et qui l'avait sauvée de l'oubli malgré la menace évidente qu'elle représentait. Sa queue s'enroula précautionneusement, barrière vigilante face au peuple maudit, et elle s'allongea, le ventre chaud moins affamé, tout contre sa petite protégée.

La première chose que j'aperçus en me réveillant fut un ciel d'un vert profond. Je me relevai vivement, cognant de la tête contre l'aile étendue qui se rétracta ; la dragonne leva son cou et m'observa d'un œil plein de reconnaissance.

« Bonjour, souris-je, heureuse de la voir en forme, comment allez-vous ?

— Je vais bien mieux, merci à toi, humaine. Que vas-tu faire à présent ?

— Il me faut m'échapper d'ici...

— Je t'y aiderais bien volontiers si j'en connaissais la sortie. Je m'y suis retrouvée piégée il y a je ne sais combien de temps et y erre depuis...

— J'ai moi aussi manqué y succomber. Peut-être pourriez-vous... pourrais-tu cracher le feu, si tu n'es plus enrhumée, afin de détruire cette maudite forêt ?

— Oh oui, comme j'aimerais tout brûler d'une seule lampée de flamme ! Mais il me faut bien plus de pierres de volcan que je n'en ai eu, pour cela. Enfin, la dizaine avalée fera l'office... dans quelque temps. »

Je trouvai la dragonne bien indolente et ne cachai pas mon étonnement.

« L'histoire est longue, humaine, souhaitez-tu l'écouter en attendant mon feu ?

— Bien sûr, nous ne risquons plus rien à présent, tant que nous nous protégeons mutuellement. »

Je jetai un œil à la brume ondoyante, à quelque deux mètres de distance ; de ronds yeux luminescents, guère effrayants à présent, clignaient parfois puis s'enfuyaient au moindre mouvement de la dragonne. Ils n'étaient pas suicidaires, c'était déjà ça. Je me calai contre ma nouvelle amie et mangeai quelques fruits de mon sac tout en écoutant son histoire.

« Il y a très longtemps, sans doute des siècles, j'ai perdu le dragon que j'aimais. Mais pour moi, cette tragédie semble ne dater que de quelques jours... Un roc lui est tombé dessus du haut des montagnes glaciales.

— C'est horrible ! chuchotai-je, les yeux déjà embués.

— Étrangement, peu de temps après sa fin, je croisai la route d'une petite de sphinge, blessée à l'aile. Elle souffrait tant ! Mais ses fractures n'étaient pas seules causes de son chagrin ; sa mère avait succombé sous les morsures d'éraux

affamés. Elle s'était enfuie si longtemps que la fatigue l'avait abattue au sol. Je la recueillis et m'en occupai comme s'il s'était agi de ma propre enfant, et ce destin me permit d'éviter la solitude écrasante que je prévoyais. Peut-être même me serais-je jetée du haut d'un pic si je ne l'avais pas rencontrée. Cette douce créature ! J'en fis ma fille, la portais du bout de ma queue où elle aimait se balancer tandis que nous rejoignons notre grotte douillette, creusée, comme tant d'autres, à même la falaise du canyon. Elle s'habitua à sa nouvelle vie, grandit...

— Mais, l'interrogeai-je, où tout ceci s'est donc passé ?

— Sur notre planète natale dont je n'ai jamais su le nom. Nous y étions bien, je m'étais éloignée du lieu de mort de mon dragon et personne ne venait jamais dans ce coin. Un grand lieu, une lande, un Monde ! La douleur était tenue à l'écart par ses infinies dimensions... Et puis, la vie passant, mon enfant adoré devint une magnifique sphinge, souhaita revoir les siens et partit, malgré tout son amour pour moi. Et c'est par cet amour que je lui rendais mille fois que je la laissai s'en aller, le cœur lourd, bien lourd. Elle parcourut la planète, revint désolée, au bout d'un temps qui me parut affreusement long ; il n'y avait plus de survivants, en tout cas, son clan, les habitants de sa région natale, tous avaient disparu. Ses larmes, je les essuyais toutes, sa mine, je la coloriai par mes soins de mère adoptive et elle poursuivit sa vie à mes côtés, étouffant tout au fond d'elle son envie d'ailleurs. Elle m'aimait et ne voulait pas me chagriner par un départ précipité, mais je sentais bien qu'un jour cela arriverait. Je le sentais et je ne faisais rien pour m'y

préparer ! (Elle souffla longuement par les naseaux, une épaisse fumée presque noire s'en échappa. Je devinai que les pierres de volcan commençaient à faire effet.) Et puis, un jour, elle me quitta. Ce fut ainsi, aussi simple. Quitta. Je ne me rappelle plus de la séparation en elle-même, seulement sa conséquence : mon âme s'assécha, je périssais seule au fond de ma grotte. Une vie entière me sembla passer lorsqu'elle revint, pleine de bonnes nouvelles ; elle avait pu revoir les siens ! Elle avait découvert la Maison ! Elle s'était faite des amis de partout ! »

La dragonne se tut, reposa sa tête au sol, l'air soudain très fatigué et aussi, sans doute, nostalgique. Je n'en profitai pas pour prendre la parole, l'histoire me captivant sombrement. Je m'identifiais parfaitement à cette sphinge et ressentais presque l'exaltation des retrouvailles avec sa mère.

« J'étais heureuse pour elle, je la revoyais enfin, continua la triste créature, j'écoutais longuement toutes ses aventures, m'en amusais, rassérénée par sa présence ; comme elle partait à nouveau, j'en fus moins inquiète. Je savais qu'elle reviendrait. Cependant, et je finis par m'en rendre compte, nous n'avions pas la même longévité.

— Oh... » Je pressentis la fin, une fin sans fin, une fin naturelle, habituelle, d'une douleur commune et invivable. La dragonne le confirma :

« Elle vieillit puis mourut. (Une grande inspiration l'empêcha de pleurer au souvenir.) Je n'ai pas supporté de rester alors à l'endroit où nous avions toujours vécu, pas

supporté tout ce qu'il me rappelait. Je me suis enfuie de ma planète, dans la Maison, cherchant en me perdant à m'éloigner au plus vite du chagrin m'habitant. Cela dura... des décennies encore, qu'en sais-je. Moi qui n'avais jamais pris garde au temps avant la disparition de mon dragon, je me consumais d'attente. L'attente de ma propre fin sans doute. Et puis, un jour, cette forêt brumeuse me captura, moi et mon désespoir. Je m'y laissai couler, heureuse de ce répit, avant de remarquer, pleine d'horreur, la douleur en moi se transformer en haine. Je n'étais plus moi, je n'étais plus. (Elle frissonna.)

— Vous étiez envahie..., chuchotai-je, une larme glissant de mes cils. Quand avez-vous été piégée ici, si vous pouvez vous en souvenir ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il s'agit d'une éternité.

— Pour moi, tout ce cauchemar a démarré il y a moins de trois lunes, la renseignai-je. Cette sphinge, votre fille adoptive, quel était son nom ?

— Elle s'appelait Valse. »